

XIII.

Deux jours après l'accident arrivé sur le canal du mail, Boissard se trouvait seul dans son cabinet, la tête appuyée sur sa main et plongé dans une sombre rêverie. Il était facile de voir, aux rides qui plissaient son front et à la fixité de ses regards, que quelque préoccupation douloureuse l'oppressait. Après être resté long-temps dans la pose tristement

méditative qu'il avait prise, il poussa un soupir, laissa retomber ses mains sur son bureau, avec une sorte d'impatience découragée, comme si ses réflexions ne l'eussent mené à rien, et promena des yeux distraits sur les papiers et les livres qui l'entouraient.

Une lettre ouverte devant lui arrêta ses regards, il la prit avec le geste d'un avocat qui relirait une pièce convaincante à laquelle il ne saurait que répondre.

Voici cette lettre :

« Ma chère amie,

» Vous avez sans doute déjà entendu parler de l'inconcevable scène qui a eu lieu dimanche dernier sur le *mail*, et dont votre fils était l'acteur. Un malheureux

» hasard nous en ayant rendues spectatrices
» mes filles et moi, nous n'avons pas même
» la possibilité du doute.

» Vous comprendrez sans doute, ma
» chère, qu'après un tel scandale je dois
» être effrayée de l'avenir réservé à ma Clara,
» et que je regarde au moins comme suspendue
» l'exécution du projet dont nous avons
» parlé. Le bonheur de ma fille m'est confié,
» et je serais trop coupable de la livrer imprudemment
» aux chagrins d'une union exposée à des rivalités.

» Incertaine du résultat que devra amener
» la découverte pénible que je viens de faire, je
» crois aussi que la réputation de Clara pourrait
» avoir à souffrir d'assiduités qui n'auraient plus la même apparence de pureté.
» J'espère que M. Arthur le comprendra et
» qu'il ne voudra exposer ma fille à aucune

» remarque désagréable. Veuillez donc lui
 » dire que nous le recevrons de nouveau avec
 » plaisir lorsqu'il aura fait oublier le triste
 » éclat de dimanche dernier, et lorsqu'il
 » aura donné des gages de son retour à des
 » mœurs plus dignes de lui et plus rassu-
 » rantes pour une mère.

» Je n'ai pas besoin de vous dire, ma
 » chère amie, combien tout ceci m'est pénible; j'espère que, quoi qu'il arrive, notre
 » amitié n'aura point à souffrir de circon-
 » stances qui n'ont point dépendu de nous.
 » Ma lettre écrite à toute autre qu'à vous eût
 » été une rupture définitive, mais les fautes
 » du fils ne peuvent me faire oublier toute
 » l'affection que j'ai pour la mère.

Votre amie dévouée,

Emilie Gerol.

Cette lettre reçue le matin même par madame Boissard avait été communiquée aussitôt par elle à son fils, et il s'en était suivi une explication dans laquelle le jeune homme avait été obligé d'avouer sa liaison avec Louise. Madame Boissard, après quelques observations sévères, lui avait laissé la lettre en l'engageant à réfléchir sur ce qu'il avait à faire.

Or, c'était précisément là ce qui rendait Arthur si soucieux et ce qui l'occupait depuis le matin. Il cherchait vainement un moyen de sortir d'embarras; de tout côté les difficultés lui semblaient inextricables.

Sa position s'était, en effet, tellement compliquée depuis quelque temps, qu'une explication est indispensable pour la faire comprendre au lecteur.

Il y avait environ trois mois qu'en rentrant chez lui Arthur avait trouvé, dans le salon de sa mère, madame Gerol et ses deux filles qu'il n'avait jamais vues, et que l'on venait de retirer d'un pensionnat de Paris. Madame Gerol était une ancienne amie de la maison, et les rapports suivis qu'établit entre ses filles et Boissard la communauté des goûts et des plaisirs resserrèrent cette liaison à laquelle la mère n'apporta, de son côté, aucun obstacle. Bientôt l'on ne put voir les demoiselles Gerol dans un bal ou dans un concert sans leur compagnon inévitable, Arthur Boissard.

On conclut de ces assiduités que le mariage de ce dernier avec l'une des jeunes filles était arrêté. Les complimens qu'on lui adressa à cette occasion le surprirent d'a-

bord, puis le flattèrent, puis finirent par le faire réfléchir.

Il se trouvait précisément dans la période décroissante de son amour pour Louise. L'idée d'un mariage qui le forcerait à rompre avec elle lui sourit donc plutôt qu'elle ne l'effraya. Il revenait d'ailleurs à des opinions plus régulières et plus acceptées. L'essai qu'il avait fait d'une passion commençait à lui faire croire qu'en définitive rien ne valait le calme d'un mariage fondé sur une affection commode que l'on pouvait trouver à son heure et qui ne vous imposait aucune chaîne. En outre, son alliance avec la famille Gerol réunissait tous les avantages que l'on recherche dans le monde, et, de riche qu'il était, elle pouvait le faire presque millionnaire.

Toutes ces considérations, quoique confusément entrevues, le portèrent à multiplier ses visites chez madame veuve Gerol. Des deux filles de cette dame, Clara était celle qu'il préférait à cause de sa gaieté spirituelle; ce fut donc à elle que s'adressèrent plus positivement ses attentions. La jeune fille n'y fut point insensible, elle répondit à ses avances par des avances, des politesses reçues sérieusement se changèrent ainsi en déclarations, et il arriva qu'après avoir fait quelques pas chacun de leur côté, les deux jeunes gens se trouvèrent un beau jour les mains unies et officiellement amoureux. Les mères qui avaient leur projet s'étaient tues jusqu'alors; mais, quand les choses furent arrivées à ce point décisif, madame Boissard parla à son fils; elle lui déclara qu'elle avait découvert son inclination, qu'elle l'approu-

vait, et qu'elle était d'avis de réaliser au plus tôt une liaison si bien assortie.

Arthur n'avait aucune objection à faire, il consentit à tout, et le mariage fut convenu, sans que toutefois l'époque en fût définitivement fixée.

On en était là depuis environ quinze jours lorsque la rencontre du mail avait eu lieu.

Arthur n'avait que trop prévu quelles seraient les suites de cette rencontre. Aussi, après avoir fait d'assez durs reproches à Louise sur son scandaleux éclat, l'avait-il quittée et n'était-il point retourné la voir depuis.

Livrée ainsi à ses réflexions, la jeune fille s'exalta. La course en traîneau qu'elle avait

vue avait suffi pour lui faire connaître qu'une autre lui était préférée, et sa jalousie, ainsi justifiée, s'accrut jusqu'au délire. Il ne lui fut plus possible de demeurer calme ni d'attendre. Son cœur, gonflé de douleur, d'impatience et de colère, s'enflé d'heure en heure; sa tête, fatiguée d'une pensée unique, se perdit. Une lettre écrite à Arthur était restée sans réponse; elle se persuada aussitôt qu'il était malade et que son accident avait eu des suites.

Dans les momens de passion, l'in vraisemblance d'une supposition devient un motif de plus pour y ajouter foi. Le soupçon de Louise, à peine formé, se transforma donc pour elle en certitude. La pensée que Boissard pourrait souffrir, être en danger, mourir sans qu'elle, qui ne vivait que pour lui, en fût même avertie, la rendit folle. En tout

cas, malade ou ingrat, il fallait qu'elle le vit, car elle ne pouvait supporter plus longtemps ces incertitudes.

L'espèce de publicité que le hasard avait donnée à ses rapports avec Boissard avait, d'ailleurs, brisé les derniers liens de retenue qui auraient pu l'arrêter. Elle avait laissé voir son cœur au monde, à quoi lui servirait désormais de le cacher? Pareille à ces filles-mères qui, une fois leur enfant avoué, le gardent dans leurs bras aux yeux de tous et semblent s'en parer, elle résolut de ne plus voiler son amour, et d'en avoir la hardiesse et les privilèges, puisqu'elle en avait la douleur. Arthur ne venait pas, Arthur l'oubliait ou avait besoin de ses soins! Elle ne balança plus, et, quoi qu'il pût arriver, elle résolut de le voir.

Or, c'était au moment même où la jeune fille prenait cette décision que Boissard, la lettre de madame Gerol à la main, méditait sur les moyens de sortir de sa difficile position. Depuis qu'il se voyait menacé d'une rupture, il tenait plus vivement que jamais à l'union projetée, et mille avantages, auxquels il n'avait songé que vaguement, se dessinaient plus clairement à ses yeux. Il éprouvait d'ailleurs, pour Clara, une de ces passions mixtes que ne manque jamais d'inspirer une fiancée riche et jolie, espèce d'amour bourgeois, né des sens, de l'orgueil et de l'arithmétique, et tel précisément qu'il le faut pour constituer ce que l'on appelle dans le monde un mariage d'inclination.

La crainte de voir échapper un bonheur *aussi avantageux* causait donc à Boissard un véritable chagrin. Dans son désespoir,

il se blâmait de son imprudence, il se plaignait de la fatalité des circonstances ; mais il accusait surtout Louise de son fol éclat. Il éprouvait même une sorte de soulagement à se livrer à sa colère contre la jeune fille qui l'avait jeté dans ces perplexités cruelles. Il maudissait le jour où il l'avait connue, celui où il s'était laissé prendre à son amour ; il allait jusqu'à se repentir du bien qu'il lui avait fait et qui avait été la cause première de sa liaison. Puis il se demandait, presque avec colère, d'où lui venait cet acharnement d'amour, alors qu'elle aurait dû comprendre qu'il ne la payait plus de retour ? Que ne faisait-elle ce qu'avaient fait tant d'autres ? En se donnant, ne savait-elle pas qu'une pareille liaison ne pourrait être éternelle ? Sa position dans le monde et celle d'Arthur l'avertissaient suffisamment du sort qui était réservé à cet attachement sans issue, et le

jeune honime ne l'avait trompée par aucune promesse. Elle avait donc accepté volontairement une alliance passagère de jeunesse et de plaisir; pourquoi vouloir maintenant faire à cette alliance une perpétuité qu'elle ne pouvait avoir?

A toutes ces raisons, la conscience répondait bien par quelques murmures. De tendres pitiés s'élevaient par instans dans le cœur de Boissard pour la pauvre enfant qu'il avait perdue; mais il repoussait ces mouvemens d'une sensibilité importune, revenait à ses raisonnemens et s'endurcissait par l'irritation.

Hélas! Louise portait ainsi bien vite la peine de sa propre faute. Les mêmes sophismes dont elle s'était servie pour justifier sa trahison envers Antoine, Boissard y avait

recours aujourd'hui à son tour, pour justifier sa trahison envers elle.

Enfin, après de longues réflexions, le jeune homme se décida à faire un effort, et quoi qu'il lui en coûtât, à rompre avec Louise.

Quant aux moyens, il n'y en avait qu'un; il craignait trop sa faiblesse en présence des larmes de la jeune fille, pour s'exposer à une entrevue; il résolut donc de lui écrire, et, se défiant de sa résolution, il voulut lui écrire sur-le-champ.